

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE

AU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. U. BOURIANT

TOME HUITIÈME

3^e Fascicule

J. DE MORGAN, BOURIANT et LEGRAIN

LES CARRIÈRES DE PTOLÉMAÏS

DARESSY

LA GRANDE COLONNADE DU TEMPLE DE LOUXOR

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

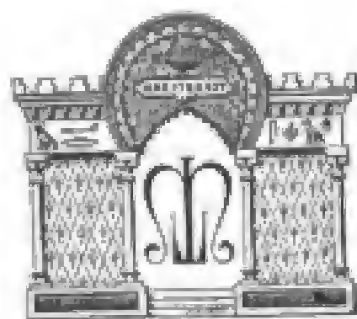
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE L'ÉCOLE DU LOUVRE, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1894

263.
234.
g bis.
2.

MÉMOIRES
PUBLIÉS PAR LES MEMBRES
DE LA
MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

NOTE

SUR LES

CARRIÈRES ANTIQUES DE PTOLÉMAÏS (MENCHIYÈH)

PAR

MM. J. DE MORGAN, U. BOURIANT, LEGRAIN

I

Les matériaux qui furent employés dans la construction des édifices de Ptolémaïs ont pour la plupart été tirés de la montagne dite de nos jours par les Arabes Gébel Toukh (جبل طوخ), falaise située à dix kilomètres environ de la ville de Menchiyèh, sur la rive droite du Nil.

Gébel-Toukh, vaste promontoire qui se détache de la chaîne Arabique, s'avance jusqu'au fleuve et se termine à pic au-dessus des eaux. Il est formé de bancs presque horizontaux de calcaires compacts ou friables alternants. Les couches supérieures, qui appartiennent à l'époque éocène, renferment des nummulites, tandis que les assises inférieures sont presque dépourvues de fossiles.

Comme toutes les montagnes, qui dans cette partie de l'Égypte bordent la vallée du Nil, Gébel-Toukh présente de loin l'aspect d'un gigantesque escalier, dont les marches inégales sont formées par les couches calcaires superposées. C'est dans les bancs qui forment la base de ces escarpements, que les Égyptiens ont jadis, vers la XXX^e dynastie, ouvert les carrières qui fournissaient à Ptolémaïs ses matériaux de construction.

NOTE

SUR LES

CARRIÈRES ANTIQUES DE PTOLÉMAÏS (MENCHIYÈH)

PAR

MM. J. DE MORGAN, U. BOURIANT, LEGRAIN

I

Les matériaux qui furent employés dans la construction des édifices de Ptolémaïs ont pour la plupart été tirés de la montagne dite de nos jours par les Arabes Gébel Toukh (جبل طوخ), falaise située à dix kilomètres environ de la ville de Menchiyèh, sur la rive droite du Nil.

Gébel-Toukh, vaste promontoire qui se détache de la chaîne Arabique, s'avance jusqu'au fleuve et se termine à pic au-dessus des eaux. Il est formé de bancs presque horizontaux de calcaires compacts ou friables alternants. Les couches supérieures, qui appartiennent à l'époque éocène, renferment des nummulites, tandis que les assises inférieures sont presque dépourvues de fossiles.

Comme toutes les montagnes, qui dans cette partie de l'Égypte bordent la vallée du Nil, Gébel-Toukh présente de loin l'aspect d'un gigantesque escalier, dont les marches inégales sont formées par les couches calcaires superposées. C'est dans les bancs qui forment la base de ces escarpements, que les Égyptiens ont jadis, vers la XXX^e dynastie, ouvert les carrières qui fournissaient à Ptolémaïs ses matériaux de construction.

La roche est un calcaire tendre, fin, sonore et blanc de neige. Il ne renferme que de faibles traces de fer; car, soumis au contact de l'air pendant des siècles, c'est à peine s'il a jauni; mais, par contre, il est fortement imprégné de sels et se délite assez rapidement quand il est exposé à l'humidité.

Le banc principal, celui qui a donné lieu à une exploitation très active, est d'une grande régularité d'allures. Il présente une puissance totale d'au moins vingt-cinq mètres; sa masse est compacte et les plans de stratification y sont à peine visibles, mais il est coupé par un réseau de failles peu inclinées et sensiblement parallèles.

On comprend aisément que l'attention des architectes de l'antiquité ait été attirée par la bonne qualité des matériaux, par la proximité du fleuve et par la facilité des transports depuis les carrières jusqu'au quai de Ptolémaïs. Ce quai, dont on voit encore les ruines dans le lit du Nil, n'est distant des carrières que de dix kilomètres.

L'exploitation fut très développée; elle dura, si nous nous en rapportons aux inscriptions peintes sur les murailles, depuis l'époque des derniers souverains de la XXX^e dynastie jusqu'à la fin de la domination grecque, peut-être même jusqu'à l'époque romaine. Elle s'étendait sur une longueur de quatre kilomètres environ, depuis la pointe du cap, formé par Gébel-Toukh, jusqu'aux environs d'un tombeau musulman, dit Cheik-Mouça; mais c'est principalement dans sa partie méridionale que le gîte a été le plus largement attaqué.

Les carrières sont très nombreuses; dans la plupart le toit s'est écroulé et les excavations ont perdu leur aspect primitif; toutefois, le groupe méridional est resté intact. On peut encore y voir les derniers coups d'outils donnés par les ouvriers, les marques des contremaitres indiquant les dimensions des blocs qui devaient être détachés, et aussi bon nombre d'inscriptions peintes en rouge, en démotique, en grec, en latin et même en copte, des dessins grossiers de bateaux, d'archers, d'animaux et des figures de tout genre.

La présence d'inscriptions coptes dans ces carrières n'a rien qui doive surprendre, car, au pied de la montagne, au nord de Gébel-Toukh, à six kilomètres environ de Menchiyèh, sur la rive droite du Nil, on voit encore les ruines d'une bourgade chrétienne, possédant sa nécropole, son couvent (Saint-Jean) et ses grottes, qui furent habitées par les Coptes et où ils ont laissé des inscriptions.

La roche est un calcaire tendre, fin, sonore et blanc de neige. Il ne renferme que de faibles traces de fer; car, soumis au contact de l'air pendant des siècles, c'est à peine s'il a jauni; mais, par contre, il est fortement imprégné de sels et se délite assez rapidement quand il est exposé à l'humidité.

Le banc principal, celui qui a donné lieu à une exploitation très active, est d'une grande régularité d'allures. Il présente une puissance totale d'au moins vingt-cinq mètres; sa masse est compacte et les plans de stratification y sont à peine visibles, mais il est coupé par un réseau de failles peu inclinées et sensiblement parallèles.

On comprend aisément que l'attention des architectes de l'antiquité ait été attirée par la bonne qualité des matériaux, par la proximité du fleuve et par la facilité des transports depuis les carrières jusqu'au quai de Ptolémaïs. Ce quai, dont on voit encore les ruines dans le lit du Nil, n'est distant des carrières que de dix kilomètres.

L'exploitation fut très développée; elle dura, si nous nous en rapportons aux inscriptions peintes sur les murailles, depuis l'époque des derniers souverains de la XXX^e dynastie jusqu'à la fin de la domination grecque, peut-être même jusqu'à l'époque romaine. Elle s'étendait sur une longueur de quatre kilomètres environ, depuis la pointe du cap, formé par Gébel-Toukh, jusqu'aux environs d'un tombeau musulman, dit Cheik-Mouça; mais c'est principalement dans sa partie méridionale que le gîte a été le plus largement attaqué.

Les carrières sont très nombreuses; dans la plupart le toit s'est écroulé et les excavations ont perdu leur aspect primitif; toutefois, le groupe méridional est resté intact. On peut encore y voir les derniers coups d'outils donnés par les ouvriers, les marques des contremaitres indiquant les dimensions des blocs qui devaient être détachés, et aussi bon nombre d'inscriptions peintes en rouge, en démotique, en grec, en latin et même en copte, des dessins grossiers de bateaux, d'archers, d'animaux et des figures de tout genre.

La présence d'inscriptions coptes dans ces carrières n'a rien qui doive surprendre, car, au pied de la montagne, au nord de Gébel-Toukh, à six kilomètres environ de Menchiyèh, sur la rive droite du Nil, on voit encore les ruines d'une bourgade chrétienne, possédant sa nécropole, son couvent (Saint-Jean) et ses grottes, qui furent habitées par les Coptes et où ils ont laissé des inscriptions.

section (*a*, fig. 4) est curviligne; dans celui de deux ouvriers, elle devrait être rectiligne et située verticalement (*a*, *b*, fig. 5).

A chaque pierre enlevée correspond une bande horizontale de stries haute de 50 à 80 centimètres. Ces bandes sont séparées entre elles par des stries plus fines résultant soit de l'emploi d'un outil spécial alors que le gros pic ne pouvait plus pénétrer dans la rainure, soit de l'aplanissement de la surface avant l'ouverture d'une seconde rainure destinée à l'enlèvement d'une nouvelle pierre.

Le bloc à enlever, déjà coupé sur une ou deux de ses faces par l'enlèvement des blocs voisins était souvent limité d'un troisième côté par une fente naturelle du rocher, et les ouvriers semblent avoir fort habilement profité de ces fissures. Dans ce cas, il suffisait alors de creuser une rainure sur la quatrième face latérale et de déterminer la rupture de la face inférieure au moyen de coins de bois ou par tout autre procédé. Généralement, la face inférieure est parallèle à la stratification des calcaires et par suite le clivage est aisé. Dans le cas où la roche ne présentait pas de fissures, l'ouvrier creusait des

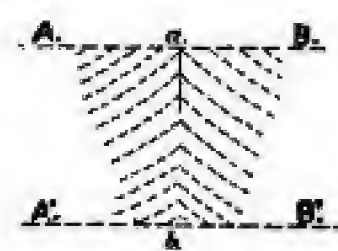


Fig. 5.

AB, A'B' — Plans horizontaux de fracture.
ab — Ligne de rencontre des deux systèmes de courbes dans le cas du travail par deux ouvriers.



Fig. 6.

T — Toit de la carrière.
E — Bloc à enlever.
AB — Plafond théorique.
ab, cd, fg — Ressauts laissés par le travail horizontal suivant le plan KL.

rainures sur les faces verticales qui n'avaient pas été coupées à l'avance, laissant toujours pour la fin du travail l'opération de détacher le bloc sur sa face inférieure. Une fois le bloc détaché, il était alors facile de le descendre au moyen de cordes et de l'enlever au dehors.

L'opinion que je viens d'émettre, et qui est basée sur la forme des traces laissées par les outils, trouve encore un argument en sa faveur dans l'existence, le long des faces des carrières souterraines, d'échelles taillées dans les parois et permettant aux ouvriers de monter jusqu'au toit et de gagner les chantiers les plus élevés. Ces escaliers, que je décrirai plus loin, sont fort nombreux dans les chantiers de Gébel-Toukh. Parfois même, ils sont accompagnés de mortaises profondes, creusées dans le rocher, à un mètre environ du toit.

Ce dispositif permet de supposer que dans les travaux souterrains, lorsqu'il

était nécessaire d'entamer près du plafond la paroi verticale pour ouvrir un nouveau chantier, on établissait un plancher où l'ouvrier se plaçait pour couper la roche, en la frappant de coups dirigés horizontalement. Ce procédé de travail a laissé des traces dans la forme des courbes qu'on peut observer

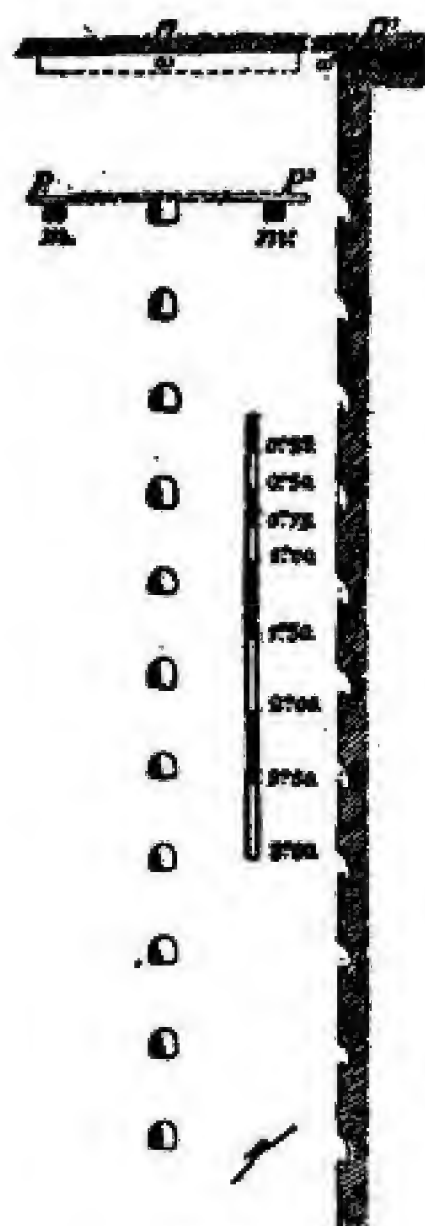


Fig. 7.

π, π' — Plafond.
 ω, ω' — Partie à enlever pour
 commencer un chantier.
 m, m' — Mortaises.
 P, P' — Plancher.

au toit, et la difficulté pour l'ouvrier, incommodément placé, de couper suivant un plan horizontal, a causé une série de crêtes qui séparent les diverses périodes du travail, de sorte qu'au lieu de trouver un plafond parfaitement plan, nous le voyons composé d'une série de plans partiels obliques (*cd, ef, gh*, fig. 6), dans l'ensemble desquels la perte de direction est rachetée par des ressauts pour chaque pierre enlevée.

Cette méthode d'exploitation, qui porte aujourd'hui le nom de « gradins droits », est encore fort en usage, mais l'emploi des matières explosibles a supprimé les difficultés considérables que rencontraient les ouvriers dans l'ouverture d'une entame au toit.

Les échelles qui donnaient accès aux chantiers supérieurs sont comme de juste toutes situées dans les carrières souterraines, les exploitations à ciel ouvert n'en avaient pas besoin. Ces escaliers se composent uniquement de petits godets, creusés dans le rocher, à 50 ou 60 centimètres les uns des autres, larges de 12 à 18 centimètres, et munis d'un rebord de 4 à 5 centimètres, pour que l'ouvrier puisse s'y maintenir avec les doigts.

Les échelles sont toutes verticales; parfois, elles se transportent à droite ou à gauche; le point de rencontre est alors formé par quatre marches se correspondant deux à deux (fig. 8); d'autres fois, ils permettaient de passer d'un chantier aujourd'hui disparu dans un autre plus élevé, et ne commencent qu'à une grande hauteur au-dessus du sol.

Le plafond porte fréquemment les indications de la taille des matériaux à enlever. Il est probable que ces dessins et ces calculs, généralement en démonstratif, ne sont autres que des aide-mémoire destinés aux contremaîtres et aux ouvriers, car ils n'indiquent certainement pas que la roche même qui les

porte devait être enlevée, puisque d'une part, comme nous l'avons vu, le travail s'effectuait de haut en bas, et que d'une autre, diminuer l'épaisseur du banc laissé au toit eût été compromettre la sécurité de l'exploitation et la vie des ouvriers.

D'après les renseignements qui nous sont fournis par les inscriptions, nous savons que les carrières de Gêbel-Toukh furent exploitées pendant la XXX^e dynastie, à l'époque grecque et sous les premiers empereurs romains. Or, comme le travail se faisait par colonnes verticales en « gradins droits », c'est du sommet des chantiers que les ouvriers écrivaient les inscriptions au plafond. Il n'est donc pas surprenant de voir placés côte à côte des textes appartenant à des époques très différentes, et de la nature d'une inscription, il est impossible de déduire l'âge des parties voisines de la carrière. Les légionnaires romains, auxquels était confiée la surveillance des exploitations et qui ne montaient pas dans les chantiers, n'ont au contraire inscrit le souvenir de leur passage que dans les parties les plus basses des murailles.

Les matériaux extraits des carrières, pour être transportés au fleuve, suivaient des chemins dont on rencontre encore les traces sur bien des points, tandis que les débris de l'exploitation étaient entassés à proximité des carrières et forment aujourd'hui des haldes considérables.

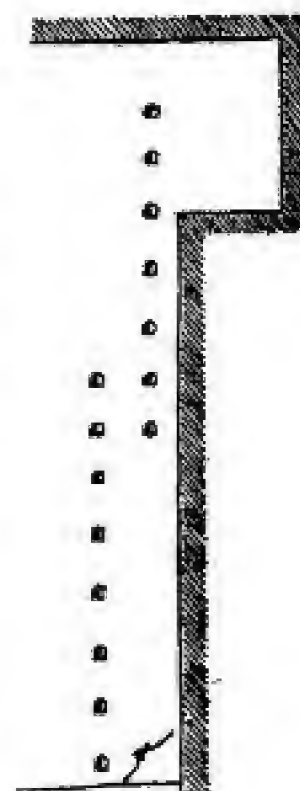


Fig. 8.

Girgéh, le 5 janvier 1893.

J. DE MORGAN.

INSCRIPTIONS GRECQUES, LATINES ET COPTES

Les inscriptions tracées dans les carrières de Psoï-Ptolémaïs peuvent nous fournir certaines indications sur le temps où cette ville commença à prendre quelque importance et sur celui où, cette importance ayant cessé, elle ne fit plus que décliner pour en arriver à la situation misérable où elle se trouve aujourd'hui. La plus ancienne de ces inscriptions porte la date de l'an XVI de Nectanébo II; à cette époque, l'Égypte était désolée par sa guerre contre les Perses, guerre qui durait depuis de longues années; mais, malgré l'état précaire du pays, l'usurpateur Nectanébo, qui tenait à s'attacher le peuple égyptien, fit élever dans le Delta et dans la Haute-Égypte des monuments dont les débris témoignent encore du goût de ce Pharaon et de l'habileté de ses architectes : à Bubaste, où subsistait toujours le temple d'Osorkon, il fit creuser le colossal naos de granit qu'on peut voir aujourd'hui à Gizèh; à Philæ, il édifia, à la pointe méridionale de l'île, le petit sanctuaire qui fait face à la Nubie; à Psoï aussi, très probablement, un temple fut construit, dont les restes sont ensevelis sous l'énorme amas de décombres qui s'élève au beau milieu de la ville moderne; tout au moins, ce temple fut commencé, l'inscription des carrières en fait foi. Jusqu'alors, Psoï n'avait été qu'une bourgade éclipsée, comme tous les centres de population de la région, par l'éclat d'Abydos, capitale du nome et sanctuaire vénéré entre tous. Peut-être faut-il voir dans cette tentative de déplacement d'influence, d'une cité à l'autre, le résultat d'un mécontentement provoqué chez Nectanébo par l'attitude hostile des prêtres d'Abydos, restés fidèles partisans de Tahô, le roi dépossédé, sur lequel il avait usurpé le pouvoir. Quoi qu'il en soit, ce déplacement eut lieu et la chute de Nectanébo ne put enrayer le mouvement qui se continua insensiblement jusqu'à l'avènement des Ptolémées; ceux-ci érigèrent Psoï en chef-

lieu du nome, et si Abydos resta toujours un lieu vénérable et sacré, du moins perdit-elle toute influence au point de vue politique.

Durant la période persane, les constructions de Psoï continuèrent, et c'est sans doute à cette époque qu'il faut faire remonter certaines inscriptions sans date, relevées dans les carrières; on peut, en effet, supposer que les Égyptiens, considérant les Perses comme des usurpateurs, dédaignèrent de dater des années de leur règne leurs inscriptions populaires et durent faire aux conquérants une opposition latente et sans grande portée, l'occupation de l'Égypte s'effectuant graduellement et les Perses envoyant des garnisons, d'abord dans la Moyenne-Égypte, puis jusqu'au delà de Thèbes, à Pathyris, comme le prouvent les contrats grecs trouvés à Gébélein, dans lesquels sont désignés comme témoins nombre de soldats perses.

A Psoï, les Ptolémées poursuivirent l'œuvre commencée et y apportèrent encore plus de zèle que leurs prédécesseurs; les inscriptions datées de leurs règnes sont en effet les plus nombreuses, et ce fait est assez naturel; à leurs yeux, aux yeux des Grecs surtout, qui avaient fondé à Psoï une colonie considérable, la ville prenait une importance capitale, et le nom de Ptolémaïs qui lui fut donné montre clairement à quel point elle était en faveur auprès des souverains grecs. La chute de la dynastie ptolémaïque n'arrêta pas l'impulsion donnée; les Romains, on le sait, loin d'entraver la construction des temples, l'encouragèrent au contraire de leur mieux; c'est ainsi que les empereurs réédifièrent le sanctuaire d'Esnéh, réparèrent les chapelles d'Éléphantine, élevèrent un temple à El-Qala'at, près de Coptos, et, dans Coptos même, un édifice aujourd'hui ruiné et dont on ne peut évaluer l'importance.

Mais une autre conquête autrement dévastatrice mit fin à cet enthousiasme; le christianisme pénétrait en Égypte, apportant avec lui un esprit de détachement qui arrêta net toute idée de gloire et de grandeur; tout ce qui pouvait charmer la vie terrestre, luxe, bien-être, propreté même, fut délaissé et considéré comme œuvre du démon; on déserta en masse les temples des anciens dieux; dans les villes, il ne resta bientôt plus que les colons grecs et les légionnaires romains, partisans assez peu zélés du culte d'Ammon ou d'Osiris; les constructions commencées furent abandonnées; les cités autrefois prospères devinrent peu à peu mornes et désertes, et la désolation remplaça bientôt l'animation et la vie. Ptolémaïs n'échappa point à cette influence dissolvante, et la population chrétienne de la ville, désertant la cité païenne, alla s'établir

sur l'autre rive du fleuve, dans le voisinage des carrières. Un couvent, placé sous le vocable de saint Jean, fut élevé sur la croupe de Gébel-Toukh; entouré d'une muraille épaisse de six pieds, l'asile de paix était à l'abri des intrus; à l'intérieur vivaient les religieux; à l'extérieur s'étaient groupés les chrétiens laïques auxquels, en cas d'alerte, s'ouvraient les portes du couvent. Ce monastère est effondré aujourd'hui, mais ses ruines subsistent encore, et l'on pourrait peut-être, grâce à quelques déblaiements, en tracer un plan exact. Au pied de la montagne s'étendait le cimetière aujourd'hui bouleversé, mais fort reconnaissable, où laïques et religieux étaient enterrés. Dans les cavernes de la montagne, qui peut-être autrefois avaient servi de tombeaux, habitaient les anachorètes, assez éloignés du monde pour ne pas être tentés par ses joies illusoires, mais assez rapprochés aussi du couvent pour ne rien perdre du bénéfice spirituel que pouvaient leur procurer la pratique des exercices pieux et l'enseignement de la sainte parole. De ces anachorètes, les plus nombreux vivaient dans le voisinage du monastère, mais quelques-uns s'étaient réfugiés jusque dans les carrières, où leur présence nous est révélée par de rares inscriptions et de nombreux dessins représentant des animaux de toute espèce, des bateaux, des cavaliers.

Ces cavernes et ces carrières furent habitées longtemps sans doute, et très probablement quelques-uns des dessins tracés sur leurs murs sont postérieurs à la conquête arabe; malheureusement, aucune date ne vient nous renseigner, et nous en sommes réduits, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, à de simples hypothèses.

Les inscriptions de la carrière de Ptolémaïs, bien que relativement peu nombreuses, embrassent donc une période fort étendue, de l'an XVI de Nectanébo jusqu'aux temps de l'Égypte chrétienne, c'est-à-dire près de 600 années. La plupart de ces textes, malgré leur ancienneté, sont admirablement conservés et d'une lecture très facile. Nous les devons à M. G. Daressy, conservateur-adjoint du musée de Gizéh, qui les a découverts; M. G. Legrain s'étant chargé de la copie et de la publication des textes démotiques, je n'ai donc pas à m'en occuper ici.

Les inscriptions grecques et latines ont été copiées par MM. Jéquier et Daressy et par moi-même; la comparaison de ces trois copies différentes nous a donné le texte que nous publions et qui, je l'espère, ne contient que fort peu d'erreurs; peut-être un helléniste plus exercé aurait-il pu lire dans quelques-unes des inscriptions grecques quelques lettres qui sont restées pour nous indéchiffrables, mais nous avons reproduit de notre mieux les rares passages effacés où quelque trace d'écriture pouvait se voir encore; il sera dès lors très facile aux hellénistes de profession de combler les lacunes de notre publication.

I. — INSCRIPTIONS GRECQUES

a

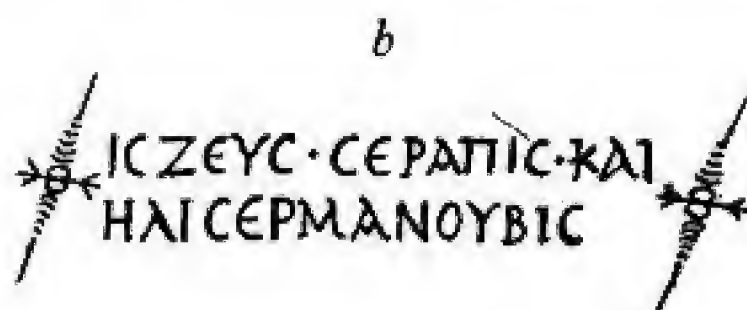
ΘΕΟΙΣΩΤΗΡΙ
 ΗΡΑΚΛΗΣΙΣΙΔΟΣ
 ΙΕΡΩΠΟΙΟΣΚΑΙΑΡ
 ΧΙΛΡΤΑΝΙΣΔΙΑΒΙΟΥ
 ΤΟΠΟΣ ΛΑΞΑΠΤΟΛΕΜΑΙΣ
 ΩΤΗΡ ΑΡΗΣ ΣΑΡΑΠΙΩΝ

La dédicace de l'inscription nous reporte au temps des Ptolémées, probablement de Ptolémée X Soter II; c'est du reste la seule inscription en langue classique qui porte quelque indication de date. Le personnage qui a écrit, ou peut-être fait écrire ce texte, était attaché au culte du souverain et occupait en même temps la charge d'archiprytane, c'est-à-dire qu'il était en réalité le chef politique de sa ville. A la cinquième ligne, nous trouvons le nom que les Grecs donnaient aux carrières: ils la désignaient, comme nous le faisons nous-mêmes par le nom de *Carrières de Ptolémaïs*; elles n'avaient donc pas de nom spécial, au moins à l'époque grecque; quant à celui par lequel on les désignait en langue égyptienne, peut-être le retrouvera-t-on dans l'une des inscriptions démotiques.

Le mot λαξα que je donne à la ligne 5 n'est pas tout à fait certain; dans

l'original, la lettre α est légèrement mutilée et pourrait peut-être se lire σ , $\lambda\alpha\zeta\sigma$.
L'orthographe $\iota\epsilon\rho\omega\pi\iota\omega\varsigma$ est fautive; le mot doit être corrigé en $\iota\epsilon\rho\sigma\pi\omega\iota\delta\varsigma$.

b



ΙCΖΕΥC·CΕΡΑΠΙC·ΚΑΙ
ΗΛΙCΕΡΜΑΝΟΥΒΙC

Dans cette inscription, le premier mot de chaque ligne est incompréhensible; peut-être $\eta\lambda\iota\varsigma$ est-il là simplement pour $\eta\lambda\iota\omega\varsigma$, et par suite $\iota\epsilon$ pour $\iota\omega\varsigma$, forme poétique de $\epsilon\iota\varsigma$, l'inscription, dans ce cas, se lira ainsi :

« Un (même dieu est) Jupiter Sérapis et le soleil Hermanoubis », mais cette restitution n'est peut-être pas exacte.

c



ΙΕΡΟCΟΤΟΠΙΟC
ΩCΕΑΝΩΔΕ·ΟΥΡΗCΗ
ΗCΕΧΗ·ΕΞΕΙΤΟΝCΕΡΑ
ΠΙΝ·ΚΕΧΟΛΩΜΕΝΟΝ

On ne s'attendrait guère à voir une pareille prohibition dans une carrière; mais peut-être la salle où elle est écrite était-elle réservée à des cérémonies religieuses; c'est ce que semblerait indiquer l'inscription *b* tracée sur la paroi opposée.

$\sigma\epsilon\chi\eta$, à la troisième ligne, est écrit par transposition pour $\chi\epsilon\sigma\eta$.

d



ΙΕΡΟCΟΤΟΠΙΟC
ΩCΕΑΝΩΔΕ·ΟΥΡΗCΗ
ΗCΕΧΗ·ΕΞΕΙΤΟΝCΕΡΑ

Autre inscription de même nature que la précédente, mais très mutilée.
Le sens doit être à peu près le même qu'à l'inscription *c*. Seulement nous

avons à la ligne 2 l'introduction du mot ζητη (?) « quiconque cherche à ... », le reste du texte est en trop mauvais état pour être reconstitué avec quelque certitude.

^e
HNIOXOY CT P A T H Γ /// CA)

Faut-il voir dans Hvioχου un nom propre ou plus simplement le titre même de cocher? Dans ce dernier cas on pourrait supposer qu'il y a là une petite satire contre le stratège de Ptolémaïs dont quelque contremaître mécontent s'est innocemment vengé, en rappelant sa modeste origine.

/

ΛΑΤΟΜΙΑΣ ΤΟ ΠΡΩΤΟΝ ΑΝΕΥ
ΡΕΤΟ ΑΥΤΑΡ ΕΠΕΙΤΑ
ΤΑΣ Δ' ΟΜΕΝΙ ΠΠΕΙΔΗΣ
ΕΞ ΕΚΕΝΩΣ ΕΠΕΤΡΑΣ

Cette inscription que nous retrouverons plus loin plus correcte au point de vue grammatical, mais défectueuse en ce qui regarde la mesure poétique, représente un distique.

^g
ΙΩΛΩΡΟΥ

Simple nom patronymique.

^h

ΠΑΝΤΟΜΟΥΝΗΝ ΦΑΝΙΣΙΔΩΡΟΣ ΤΑΣ ΔΕ ΕΔΩΚΑΝ
ΛΑΤΟΜΙΑΣ ΕΥΡΕΙΝ ΤΩ ΜΕΝ ΠΠΙΟΓΟΝΩ
ΗΝΙΚΑ ΔΑΓΡΗΣΙΟΙ ΚΕΛΕΥΣΜΑ ΣΙΜΕΤΤΙΟΥ ΡΟΥΦΟΥ
ΠΑΤΡΗΜΕΤΕΡΗ ΚΡΗΣΙΔΙ ΛΑΤΟΜΟΥΝ

Inscription intéressante à cause du nom romain qu'on y rencontre; malgré les fautes de quantité qui s'y trouvent, elle semble former deux distiques :

Les deux mots αγγησιοι et κρηπιδι ne sont pas certains (voyez le *fac-similé*), ce qui rend le sens précis très difficile à saisir.

i

~~ΤΟΥ ΑΝΤΩΝΙΟΥ~~
~~ΑΝΔΡΟΧΡΗΤΑ~~
~~ΑΓΓΕΛΟΥ~~
 ΤΟΥ ΥΙΟΥ

Inscription très mutilée.

j

ΔΙΟΘΕΜΔΟΣ ΤΟΥ ΔΡ
 ΧΙΤΕΚΤΟΝΟΣ ΦΩΝΗ
 ΔΕΛΤΑ ΜΗ ΓΕΝΟΙΤΟ

Inscription très effacée et en partie illisible.

k

ΛΑΤΟΜΙΑ ΤΟ ΠΡΩ
 ΤΟΝ ΕΥΡΕΤΟ
 ΑΥΤΑΡ ΕΠΕΙΤΑ
 ΤΑΣ ΔΟΜΕΝΙΤ
 ΠΕΙΔΗΣ ΕΞΕΚΕ
 ΝΩΣ ΕΠΕΤΡΑΣ

Répétition de l'inscription f.

La seule différence entre les deux inscriptions *f* et *k* est dans l'orthographe du premier mot; *λατομίας* de *f* est préférable au point de vue de la mesure, mais *λατομία* de *k* vaut mieux au point de vue du sens.

l

Θ
 ΗΖ
 ΘΖ
 Κ
 ΔΚΖ
 ΗΟΜ
 ΓΗ

Série de chiffres assez difficiles à interpréter.

II. — INSCRIPTIONS LATINES

a

PETRA
FELIX

Inscription isolée au milieu d'inscriptions grecques et démotiques : Petra felix,
« heureuse pierre ».

b

CAESIO· DEC
FELICITER
HOMINI· BONO·
GRATIAS· AGIMUS
OMNES· COMMILITONES
· QUI· SVA· CY· CAESIO· SVA· SVA·

Ce Cæsius si aimé de ses hommes est encore le destinataire de l'inscription
suivante :

c



L'aile ou bataillon des Vocontiens dans laquelle Cæsius était décurion se trouvait donc alors en garnison à Ptolémaïs; à une autre époque, elle tenait ses quartiers dans le nome Arsinoïte comme l'établit un papyrus trouvé au Fayoum, publié par Wilcken (*Ægyptische Urkunden aus den könig. Mus. zu Berlin — Griechische Urkunden*, n° 4) ainsi conçu : Σεουήρω 'Ιουστῳ χιλιάρχῃ παρὰ Αὐρηλίου 'Αβοῦτος οὐετρανοῦ. 'Ηνίκα ἐστρατευόμενῃ, κύριε, ἐν

Πηλουσίω, παρεθέμην Πετεσούχῳ τινὶ συνστρατιώτῃ μου καὶ φίλῳ σκεύῃ ἐν συντιμῇσει δραχμῶν ὀκτακοσίων. Μετατεθέντος μου εἰς ἄλλα Βουκοντίων καὶ ὡς ἐλογοποιούμην πρὸς αὐτὸν περὶ τούτων μετὰ ἀμφοτέρων ἀπόλυσιν, λόγον μου οὐ πεποιήται. Διδὸ ἀξιῶ ἔχοντος μου μεσείτην Συρίωνα Ἰσιδώρου. . .

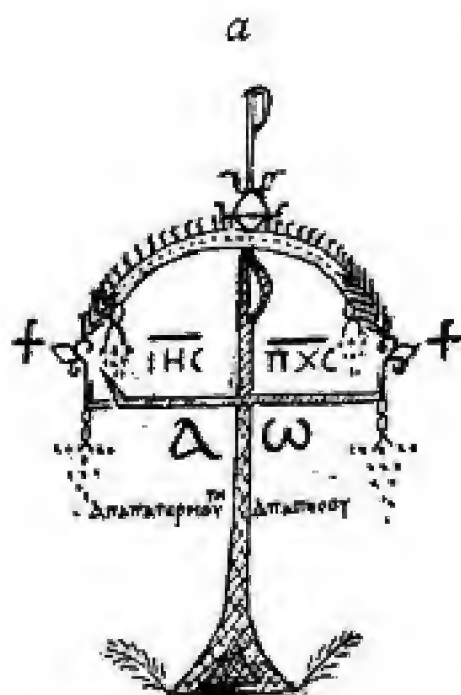
d

OMNIBVS
COMMILITONIBVS
QVI HIC FVERVNT AD
CVSTODIAS FELIC
COH. SCVT. C. R.
FELICITER
COH. III. ITVR FELICIT

e

ORVM
port
avs

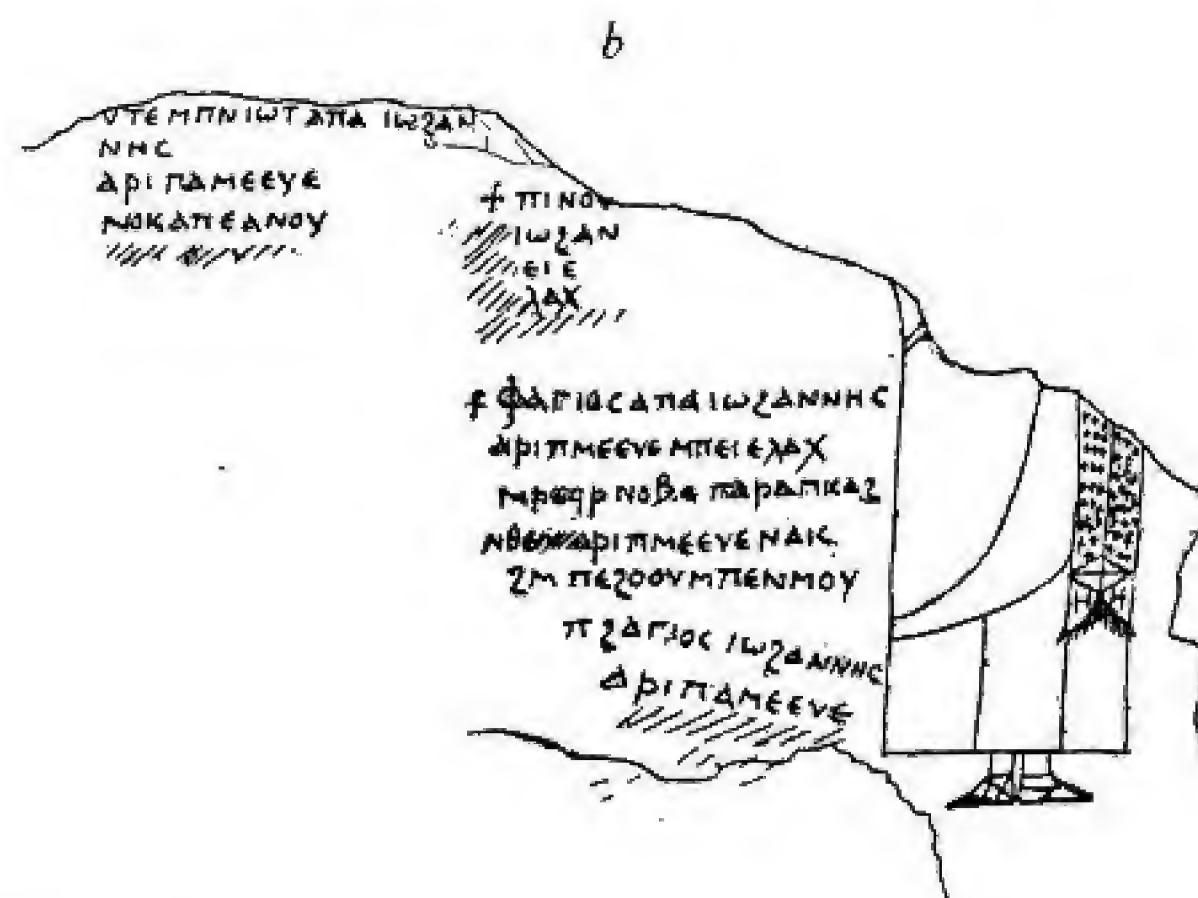
III. — INSCRIPTIONS COPTES



Cette inscription ne nous donne que deux noms et encore l'un d'eux est mutilé.

A gauche de la croix, Amba Patermouti.

ⲁ A droite, Amba P. . . ou.



Ces trois inscriptions ne nous donnent aucun nom de particulier; elles ne présentent d'autre intérêt que de nous fournir le nom du saint vénéré dans la contrée et sous le vocable duquel s'élevait le couvent voisin. Ce personnage est $\Phi\alpha\rho\iota\omicron\varsigma \alpha\pi\alpha \iota\omega\zeta\alpha\eta\eta\varsigma$, « saint amba Johannès ». On ne sait au juste quel était ce saint Jean; peut-être est-ce l'Évangéliste, peut-être est-ce saint Jean-Baptiste, peut-être n'est-ce qu'un simple saint local.

U. BOURIANT.


Abou-Choucha, le 5 janvier 1893.

III

INSCRIPTIONS DÉMOTIQUES

C'est Minou, le dieu ithyphallique, qui étend sa puissance sur le territoire dont Panopolis est la métropole ; le désert et la chaîne arabique sont ses domaines. Parfois, las de ses courses à travers les sables et les rochers, il descend au temple d'Akhmim présider aux jeux gymniques donnés en son honneur ; parfois aussi, rassasié des grandeurs humaines, il se retire dans ses ermitages de l'Ouady Hammamat, de Cheik Sakoum ou de Gebel Toukh, où les chasseurs et les carriers viennent lui présenter leurs hommages.

Ici, c'est une petite chapelle qui s'accroche aux flancs de la montagne ; là, une simple grotte où les dévots viennent implorer l'intervention de la divinité fécondatrice ; ailleurs, enfin, c'est dans les carrières où les envoyés du Pharaon viendront tirer la pierre nécessaire à ses constructions que le dieu se plaît à résider.

Minou semble aimer l'industrie et, tandis que son temple de  est entouré d'ouvriers métallurgistes et lapidaires, il laisse pénétrer en paix dans ses antres ceux qui viennent y chercher les matériaux avec lesquels sont édifiés les temples et les tombeaux.

Aussi, ceux qui prennent part à ces expéditions ne négligent-ils pas, en rappelant le souvenir de leur voyage, de louer la bonté du dieu qui leur a permis, miraculeusement parfois, de remplir avec bonheur la mission qui leur était confiée.

Les textes gravés sur les rochers de l'Ouady Hammamat et qui, à plusieurs reprises, ont attiré l'attention de M. Maspero, montrent combien le travail du carrier relevait de Minou. Dès la VI^e dynastie, Merri, prophète du dieu, accompagne une expédition destinée à rapporter des matériaux de construction, et le roi Meriri est représenté adorant le maître de Goubti ithyphallique.

Sous la XI^e dynastie, Nib-touiri Montouhotpou, l'an II de son règne,

vient dans le pays de son père Minou et lui fait l'offrande du lait. Le dieu reçoit, en cette occurrence, les titres de vénérable, de maître des pays de montagnes ; car c'est lui qui a fait don de la pierre, et c'est pour le remercier de cette faveur insigne que le roi fait graver une stèle commémorative.

C'est encore Minou qui donne à un bloc les six faces d'un sarcophage.

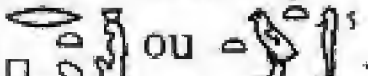
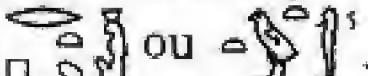
La vénération dont est entouré le dieu n'est pas moins grande sous la XII^e dynastie, et c'est seulement après s'être prosterné devant le maître d'Hamamat, après avoir brûlé de l'encens à l'honneur de tous les dieux, qu'Antouf, chef des prophètes de Minou, arrive à découvrir la pierre qu'il était chargé de rapporter. Parfois, aussi, le surnaturel se met de la partie et une gazelle, sans doute envoyée par le dieu, guide les carriers dans leurs recherches.

Chaque époque vient ainsi apporter son tribut d'hommages, et, à une époque beaucoup plus rapprochée de nous, un nommé Nakht-Minou demande encore que son nom demeure à jamais devant Minou, le prince de la montagne¹.

Ce qu'était Minou à Hamamat, il l'est aussi au Gebel Toukh, que les textes démotiques appellent « le lieu où repose Minou² ».

La formule des procès-verbaux rappelant la présence des carriers en ces lieux varie peu, et l'inscription n° 12 peut être considérée comme le type adopté pour la rédaction de ces graffiti :



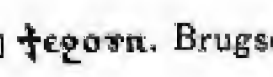
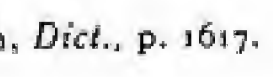
« L'an XX, épiphi, du roi Ptolémée, fils de Ptolémée, exploration³ qu'ils ont faite de Ei-hotep-Minou, en présence de Minou, le dieu grand. »

Quelques inscriptions⁴ qualifient aussi le dieu de « maître de Scha », mais sans nous fournir d'indications suffisantes pour son identification. D'autres plus loquaces nous disent être venus pour faire la statue, l'icône  ou .

D'autres encore nous apprennent que des représentations divines existaient dans ces antres, et les dévots demandent que leurs noms demeurent à jamais établis devant elles⁵.

1. Inscription démotique citée par Brugsch, *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 637.

2. N° 7, 10, 12.

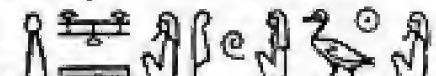
3.  . Cf.    . Brugsch, *Dict.*, p. 1617.

4. N° 4, 5, 9.

5. N° 8, 14.

6. Le n° 13 est placé à une telle hauteur que nous n'avons pu en faire qu'une copie incomplète. L'inscription entière comporte 12 ou 15 lignes.

Minou n'était pas seul pour recevoir ces hommages ; Osiris et quelques autres divinités en prenaient leur part, ce qui laisserait supposer dans ces carrières la présence d'un ou plusieurs bas-reliefs qui n'ont pas encore été retrouvés ou sont détruits.

L'inscription n° 1, datée de l'an XVI, pachons, de Nekhtanebf, dans laquelle le scribe Nes-min (?) nous raconte l'extraction qu'il a faite de 1780 pierres et nous fournit un nom de divinité dont je ne connais pas l'assimilation démotique, 10,1#1x2 et que, je crois, d'après la construction du groupe, être  sans cependant en avoir de preuve positive¹.

Une autre série de documents n'est pas moins curieuse : au milieu de rectangles tracés à même le plafond, se lisent des indications numériques relatives à la grandeur des pierres à détacher. Beaucoup sont accompagnées d'un nom d'ouvrier ou de possesseur ; on aurait été en droit d'espérer pouvoir recueillir ainsi quelques renseignements précieux sur les étalons de mesure, mais l'enchevêtrement des rectangles rend presque impossible une étude sérieuse de ces textes.

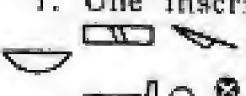
Toutes les inscriptions dont nous donnons le fac-simile sont tracées à l'encre rouge par des mains exercées à l'écriture démotique ; malheureusement la hauteur des plafonds sur lesquels elles sont tracées en rend la lecture à la jumelle fort pénible et parfois incertaine. Une de ces inscriptions (n° 9) est due sans doute à un fantaisiste qui s'est appliqué à écrire son procès-verbal en commençant par la droite, ce qui la rend, d'ailleurs, à peu près incompréhensible, mais qui, aussi, jusqu'à présent, ne s'est pas encore, à ma connaissance, rencontré en paléographie démotique.

Telles sont dans leur ensemble les inscriptions purement égyptiennes tracées dans le lieu où reposa jadis Minou.

On peut voir par cette courte notice qu'elles ne sont pas indignes d'intérêt et que leur étude pourrait fournir quelques nouveaux renseignements sur le culte de Minou et l'exploitation des carrières qui me paraît avoir été placée sous son invocation.

Abou Schoucha, 2 janvier 1893.

GEORGES LEGRAIN.

1. Une inscription citée par Brugsch (*Dict. géographique*, p. 771), donne à Anhourî le titre de  titre qui rappelle singulièrement celui de Minou dont nous parlions plus haut.

$$\begin{array}{c} 19 \\ \frac{1b}{1} \quad 2b \\ \downarrow \text{K} \mu, \cdot \Sigma \cdot \mu \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 20 \\ \frac{2b}{1} \quad 2j \\ \downarrow \text{K} \mu, \cdot \Sigma \cdot \mu \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 21 \\ \frac{24}{24} \quad 2 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 22 \\ \frac{3b}{1} \quad 24 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 23 \\ | \text{O} \text{K} \cdot 2b \frac{1}{2b} \cdot 4 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 24 \\ 21 \frac{1}{1} \text{K} \mu \text{K} \mu \text{K} \mu \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 25 \\ \frac{3j}{1} \quad 2b \\ \downarrow \text{K} \cdot 2 \text{K} \cdot \downarrow \text{K} \cdot 2 \cdot 24 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 26 \\ \frac{2b}{1} \quad \downarrow \text{K} \\ \downarrow \text{K} \mu \cdot 2 \Rightarrow \downarrow \text{K} \cdot 2 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 27 \\ \frac{1}{1} \quad 2 \text{K} \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 28 \\ \frac{1}{1} \quad b \\ \downarrow \text{K} \cdot \downarrow \text{K} \cdot \downarrow \text{K} \cdot 4 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 29 \\ \frac{24}{1} \quad 4 \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 30 \\ \downarrow \text{K} \mu \cdot 2 \downarrow \text{K} \cdot 2 \quad \frac{1}{1} \quad 24 \end{array} \quad \begin{array}{c} 31 \\ \downarrow \text{K} \mu \cdot 2 \downarrow \text{K} \cdot 2 \quad \frac{1}{1} \quad 24 \end{array}$$

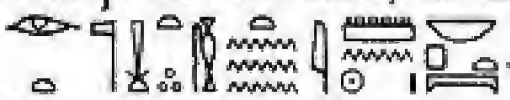
LA PROCESSION D'AMMON

DANS LE TEMPLE DE LOUXOR

Les murs entourant la grande colonnade du temple de Louxor sont couverts de bas-reliefs sculptés dans le meilleur style de la XVIII^e dynastie, représentant la procession qui avait lieu lors de la fête d'Ammon thébain.

Malheureusement ces murailles ont beaucoup souffert, toute la partie supérieure a été renversée dès l'antiquité, et les pierres en provenant ont servi de matériaux de construction. Il ne subsiste plus dans la majeure partie que le registre inférieur des scènes, au lieu des deux ou trois qui étaient consacrés à ces représentations; néanmoins les portions subsistantes offrent encore un grand intérêt.

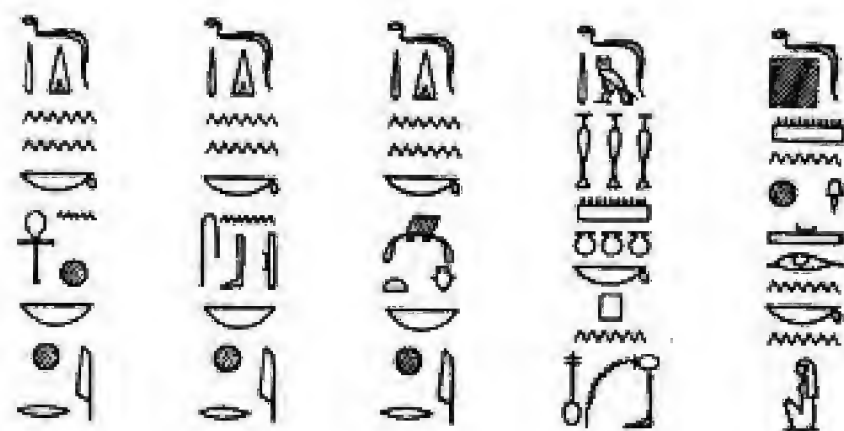
Dans l'angle nord-ouest, on assiste au départ de la procession, figurée tout au long sur le mur ouest. Le mur est offre la contre-partie, le retour et la rentrée au temple à l'extrémité nord-est. Nous suivrons donc cet ordre dans l'analyse des scènes.

1. *Avant la fête.* — Les arches divines reposent sur leurs socles; autour d'elles sont amoncelées des provisions et des fleurs. Au registre supérieur, il y avait la barque d'Ammon, devant laquelle le roi brûlait l'encens et versait la libation  . Près d'elle sont placées huit enseignes, longs bâtons surmontés d'emblèmes sacrés; chacune est accompagnée de l'énonciation d'une faveur :

1. Tête de chacal
2. Tête de bélier
3. Tête d'épervier surmontée du disque
4. id. id.
5. id. id.
- 6.
- 7.
8. Tête royale

Au registre inférieur, il y a trois barques : la première, celle du roi, a ses extrémités ornées de têtes surmontées de la couronne triple *ahi* ; la seconde est celle de Maut, la dernière celle de Khonsou.

Sous la *bari* de Maut, on lit :



et au-dessus, il y a une liste d'offrandes.

2. *Sortie du temple.* — La deuxième scène représentée est la sortie du temple, dont la porte est figurée telle qu'elle devait être à l'époque, avec huit grands mâts en bois dressés devant le pylône. L'artiste a même montré les bas-reliefs qui ornent la porte et celle-ci est précédée de deux sphinx androcéphales, tenant un vase entre leurs mains.

Les barques divines sont portées sur les épaules des prêtres : il faut vingt-quatre hommes pour chacune d'elles. A l'avant et à l'arrière, un prêtre agite un long chasse-mouches ; quatre officiants, revêtus de la peau de panthère, marchent aux côtés du naos ; enfin, précédant chaque barque, un thuriféraire



Après ce chanteur viennent :

1° Un détachement de soldats égyptiens, portant le bouclier, armés d'une lance et d'une hache.

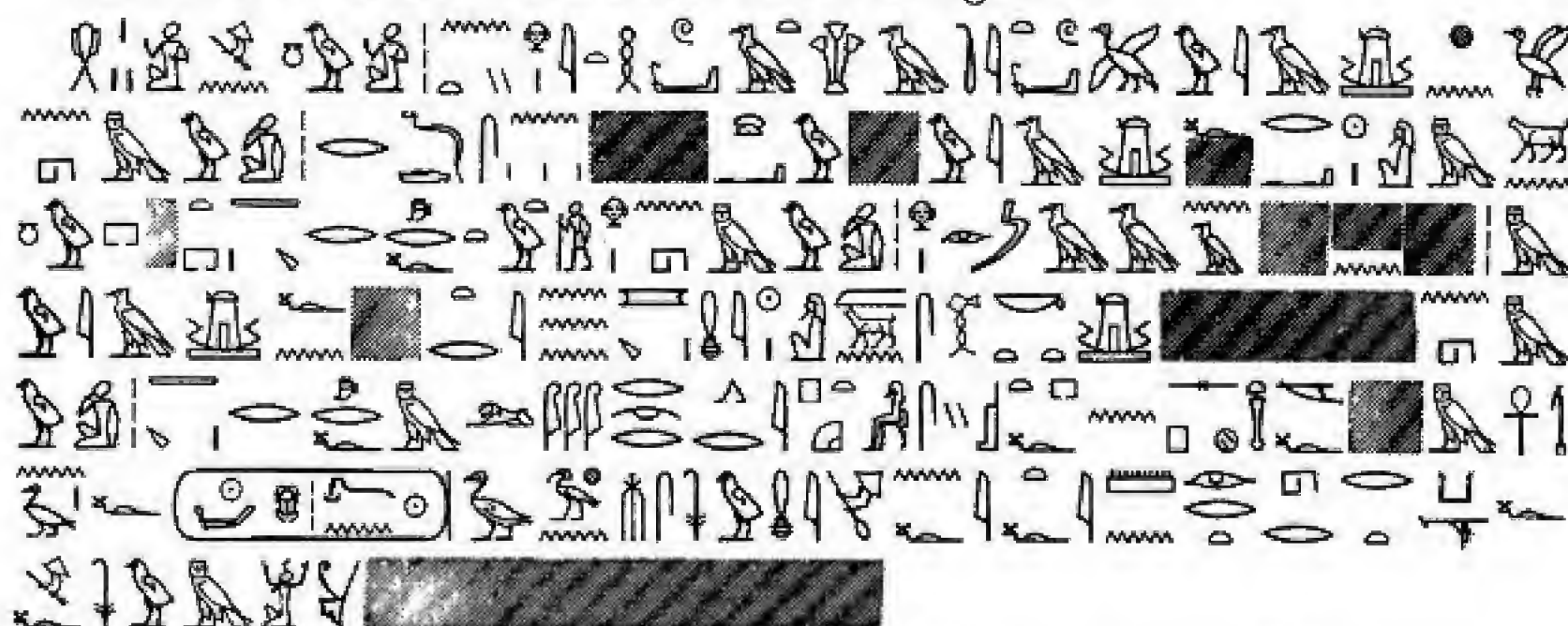
2° Les grands chevaux de Sa Majesté  attelés à deux chars non occupés.

3° Les haleurs de la barque d'Ammon, Égyptiens et Nègres tirant sur la corde dans les positions les plus diverses; plusieurs se retournent ou se jettent à terre pour envoyer leurs acclamations à la divinité. La manœuvre est dirigée par un officier tenant un bâton.

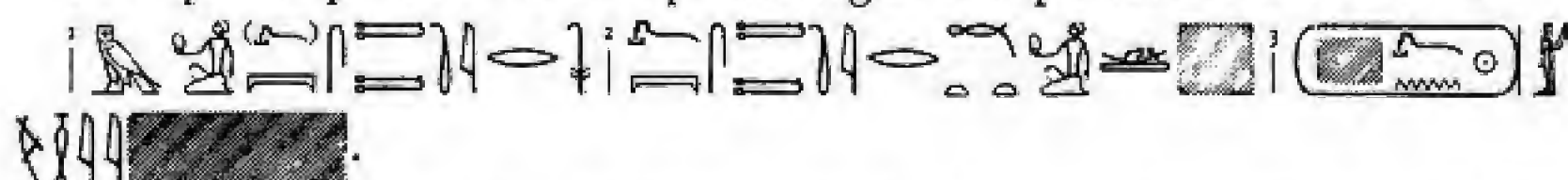
4° Un groupe de quatre Nègres : trois dansent et font des contorsions, le quatrième joue du tambour.

5° Des soldats (?) ayant deux plumes sur la tête, frappant en cadence l'une contre l'autre deux languettes de bois, sorte de castagnettes.

Au-dessus de tous ces hommes, on lit cette légende :



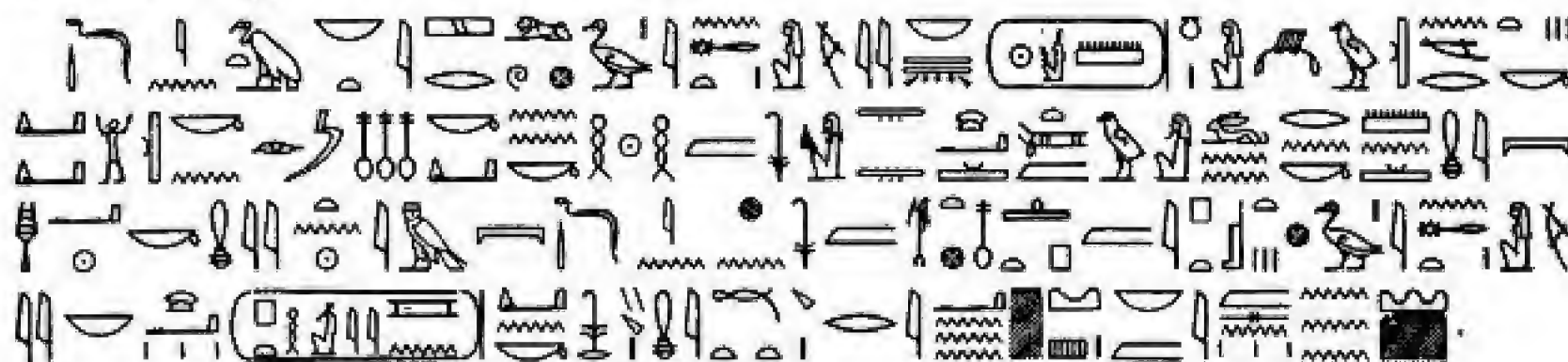
Inscription après les derniers personnages de la procession d'Ammon :




Plus loin, viennent huit prêtresses tenant chacune un collier et un sistre, puis quatre hommes. Bien que l'escorte de Maut semble commencer ici, les

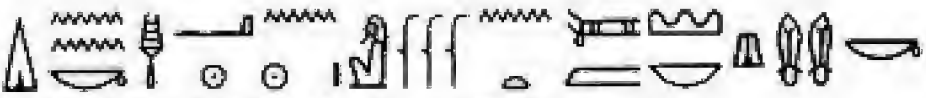
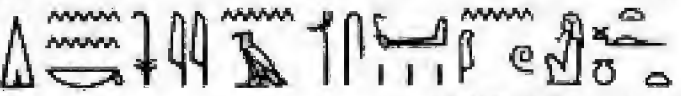





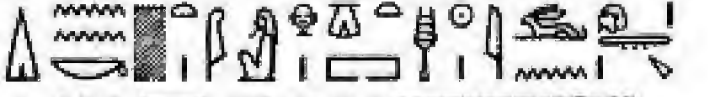



5. *Présentation des offrandes.* — La procession est arrivée; les arches sacrées sont mises sur des socles; autour d'elles sont déposés des monceaux d'offrandes de toutes sortes dont la liste est donnée. La barque d'Ammon a disparu; il ne reste que celles de Maut et de Khonsou. Les inscriptions qui les accompagnent sont ainsi rédigées :



Le mur de l'est offre en général la contre-partie des bas-reliefs déjà décrits. Comme il est mieux conservé que celui de l'ouest, plusieurs scènes sont ici plus complètes.

1. *Présentation des offrandes.* — Au registre supérieur, le roi offre l'encens et l'eau :  La barque d'Ammon est posée sur un socle; à côté, il y a une série d'enseignes analogues à celles que nous avons déjà vues :

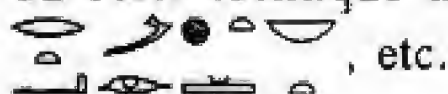
- | | |
|--|--|
| 1. Tête de bélier |  |
| 2. Tête royale |  |
| 3. Tête d'épervier coiffé du disque |  |
| 4. id. | id.  |
| 5. id. | id.  |
| 6. Tête de chacal |  |
| 7.  |  |
| 8. Tête royale |  |

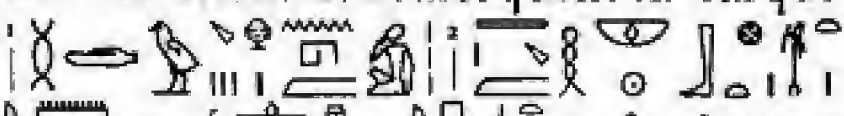
Au tableau inférieur figurent les barques de Maut et de Khonsou avec des notices assez mutilées :

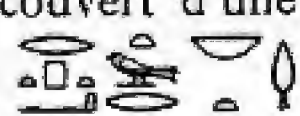


Tout ce mobilier sacré est dans une chambre représentée ici comme un naos; derrière le roi, on voit le dessin de la porte de cette chambre, avec les bas-reliefs qui l'ornent. Au dehors, de hauts fonctionnaires attendent inclinés la sortie du pharaon qui a seul pénétré dans le sanctuaire.



2. *Retour de la procession.* — Les prêtres ont repris les barques sur leurs épaules et les portent jusqu'au fleuve. La nef d'Ammon était au registre supérieur, le roi l'accompagnait; au-dessous étaient figurées celles de Khonsou, de Maut et du roi : celle de Maut a disparu lorsqu'on a percé une porte à travers le mur à l'époque romaine. Au dernier registre, qui se rattache à la scène précédente, on voit l'abatage des bœufs et la préparation d'offrandes portées dans la chapelle pendant que les divinités y reposent. La légende était du reste identique à celle du tableau qui fait pendant sur le mur ouest :

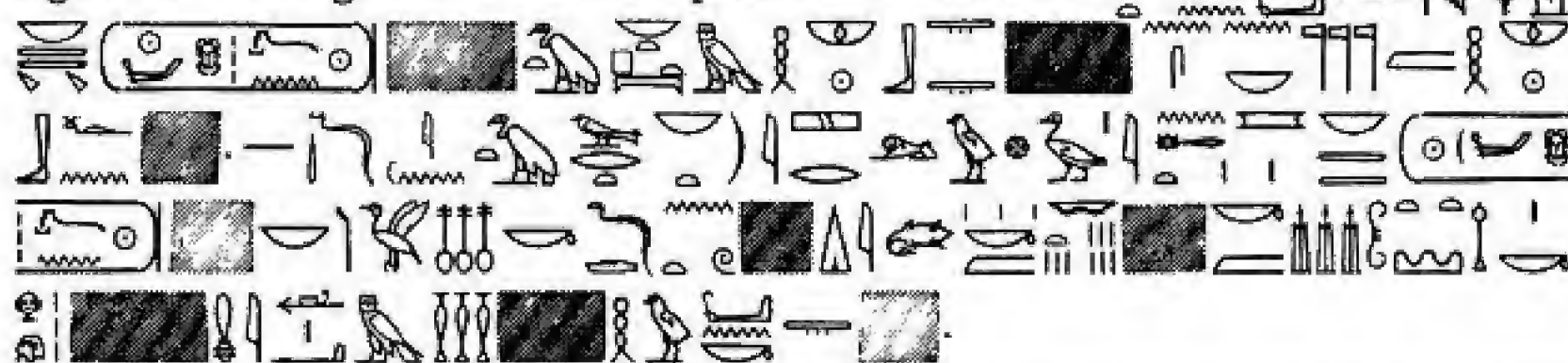


3. *Navigation.* — Cette partie est assez bien conservée, et le tableau pourrait presque être rétabli dans son entier. Le premier bateau qui arrive porte un naos et divers emblèmes sacrés; il descend à la rame, ainsi que les suivants. Les deux qui viennent après portent des musiciens et remorquent la barque de Khonsou, à côté de laquelle on lit : . Le bateau qui transporte Ammon est le plus vaste et le plus orné de tous. On remarquera ici que ce n'est pas l'arche sacrée que les prêtres portaient sur leurs épaules, qui flotte sur l'eau; elle est déposée au milieu d'un navire beaucoup plus grand, orné lui-même des attributs du dieu. Les mêmes dons de vie, de santé, de victoire, etc., en faveur du roi, sont toujours mentionnés auprès des chasses. Une petite embarcation transporte les offrandes.

Deux bateaux marchent ensuite de conserve. L'un donne la remorque à la barque de Maut, les textes explicatifs sont détruits; l'autre couvert d'une tente magnifique est celui de la reine. On lit en effet au-dessus : .




En dernier lieu vient le navire qui, sous un double dais, transporte la barque sacrée de Maut . Le vautour de  plane au-dessus, des éperviers déploient leurs ailes, tenant en leurs serres le signe Q. On a gravé à côté les phrases suivantes :



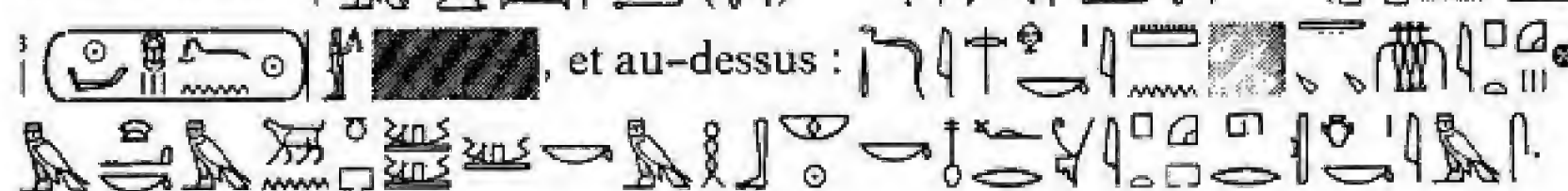
Au-dessous de toutes ces embarcations sont représentés les personnages qui ont accompagné la procession, courant sur la rive et continuant à envoyer des acclamations. Une inscription placée au-dessus de la tête des gens du premier groupe est ainsi conçue :

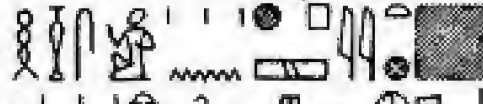


Le groupe se compose : 1° d'officiers portant des enseignes militaires suivis de leurs soldats marchant à une allure très vive;

- 2° De nègres sautant et dansant;
- 3° D'un autre corps de troupe, musique et étendards en tête;
- 4° Des deux chars attelés de chevaux du roi ;
- 5° D'une troisième série de fantassins.

Après viennent les prêtresses agitant les sistres, suivies de prêtres. Devant elles, on lit :




La dernière partie du cortège se compose encore en majeure partie de soldats de différentes armes, marchant en troupe avec leurs enseignes. Ils précèdent des joueurs de nablum  et de castagnettes, des chanteurs  et des prêtres .

La légende placée au-dessus dit : 


.

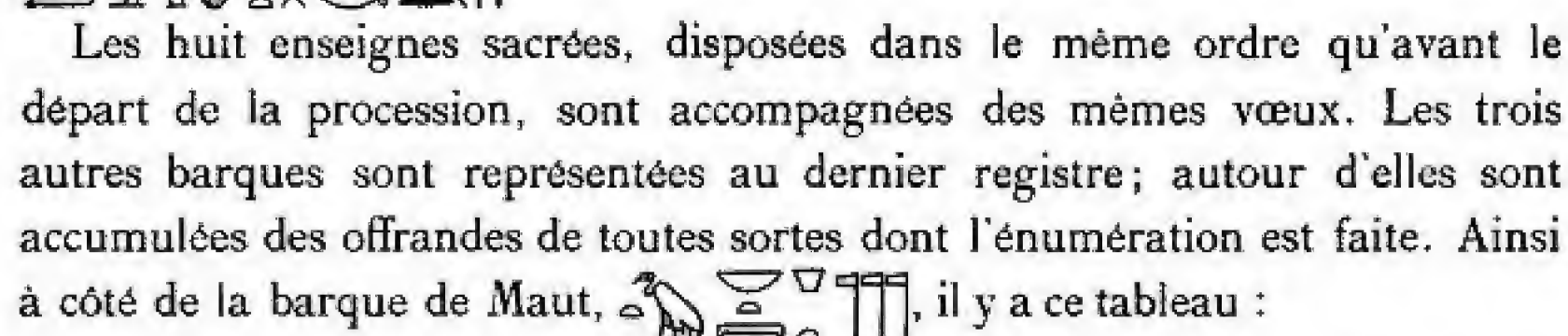
Un autre texte est mis en avant : 

.

Rentrée dans le temple. — La procession arrive en vue du temple dont la façade est dessinée. Cette représentation intéressante est mieux conservée que sur le mur occidental; l'aile gauche du pylône est entière jusqu'au sommet, on voit le couronnement de la porte centrale, les banderoles attachées au sommet des mâts. Devant l'entrée, on tient des bœufs portant entre leurs cornes des ornements en plumes et en fleurs; ils seront probablement abattus lors du passage du cortège, qui s'avance précédé de chanteurs, de joueurs de castagnettes, de porteurs de bouquets et de brûleurs d'encens. Au registre supérieur était la barque d'Ammon, au-dessous celles de Khonsou, de Maut et du roi, portées par les prêtres avec le même cérémonial qu'au départ. Près de chaque châsse, il y a de petites inscriptions ne donnant que les phrases ordinaires : , etc.

Dans le sanctuaire. — Les cérémonies de l'exode du dieu sont terminées, les arches divines reposent sur leurs socles dans le sanctuaire. Le roi est seul dans le saint des saints et accomplit une dernière libation. Ammon renouvelle ses dons.


.



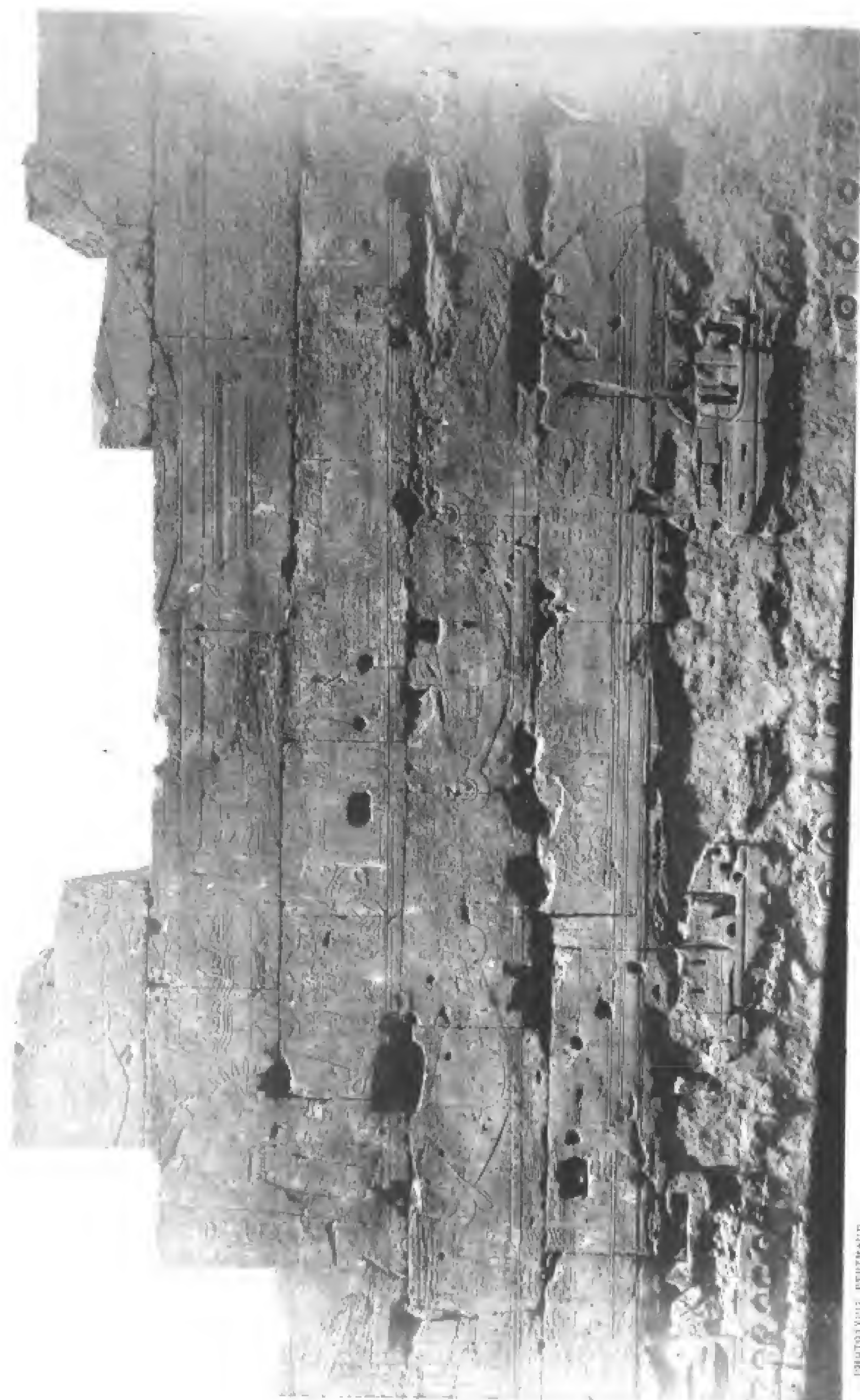
élevés par Amenhotep III; ce roi n'eut probablement pas le temps de les orner. C'est Hor-m-heb qui fit reproduire les sujets que nous venons de décrire, mais Sêti I^{er} a trouvé moyen de faire graver une fois ses cartouches sur le mur ouest.

Au-dessous de ces bas-reliefs, une inscription en gros caractères donne la légende royale de Ramsès IV et plus bas encore existe une série de cartouches du même roi, surmontés de la double plume et du disque.

Saqqarah, 12 septembre 1893.

G. DARESSY.

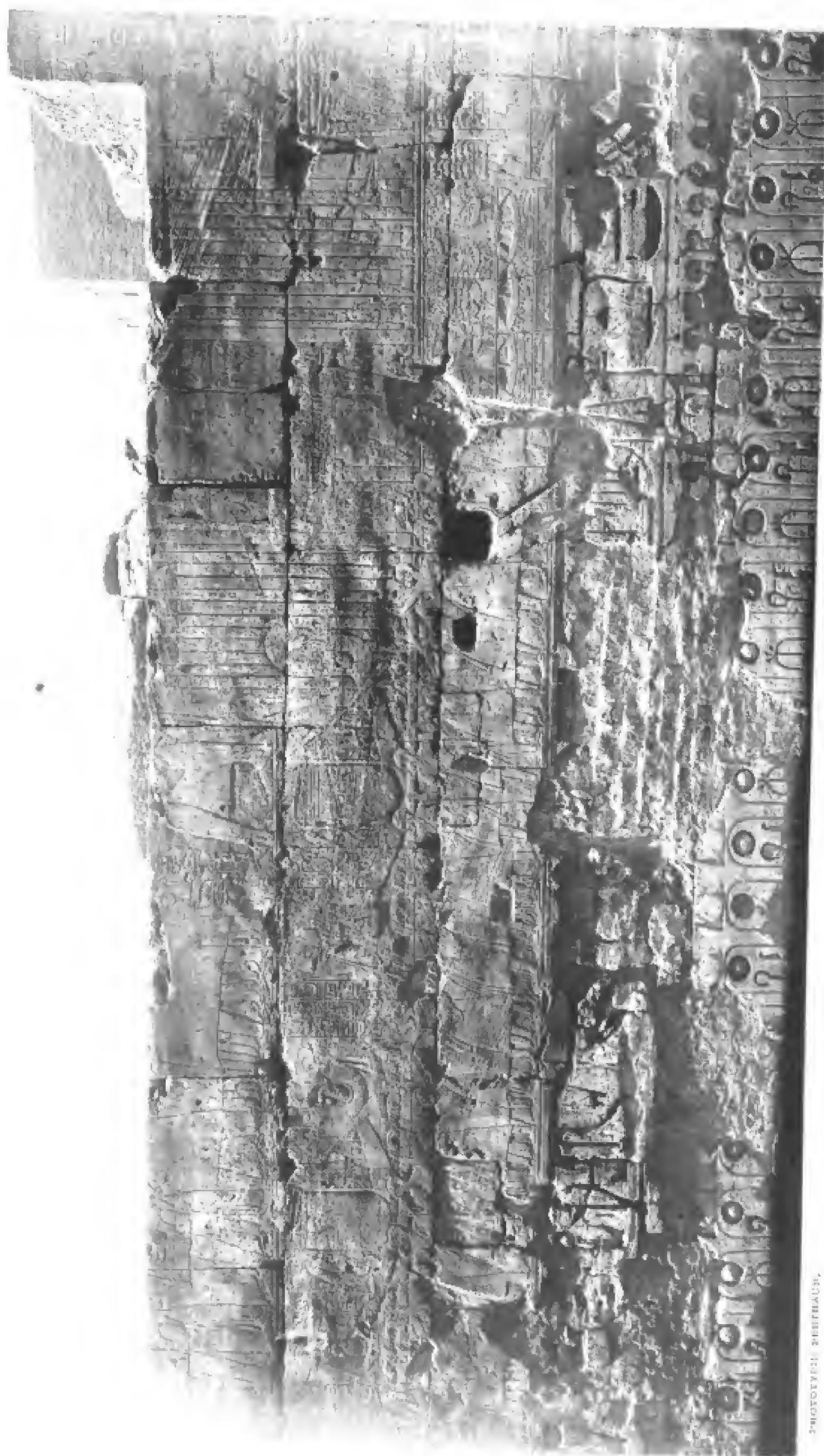
CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU.



PHOTOGRAPHIE BEUTHARD,

2, RUE CADOT, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 1.



PHOTOTYPE: REINHOLD.

9, RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 2.



MUR DE L'OUEST, N° 3.



MUR DE L'OUEST, N° 3.

5, RUE CAHUT, PARIS.

PH. ZIEGLER, BRUXELLES.





PROCESSION D'AMMON

D. RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 4.



PHOTODUPLICATION

9. RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 5.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



PHOTOGRAPHIE DE BERTHAUD,

2, RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 6.





PHOTOGRAPHIE MATHIAS,

8, RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 6.



LA PROCESSION D'AMMON DANS LE TEMPLE DE LOUXOR

Pl. VII.

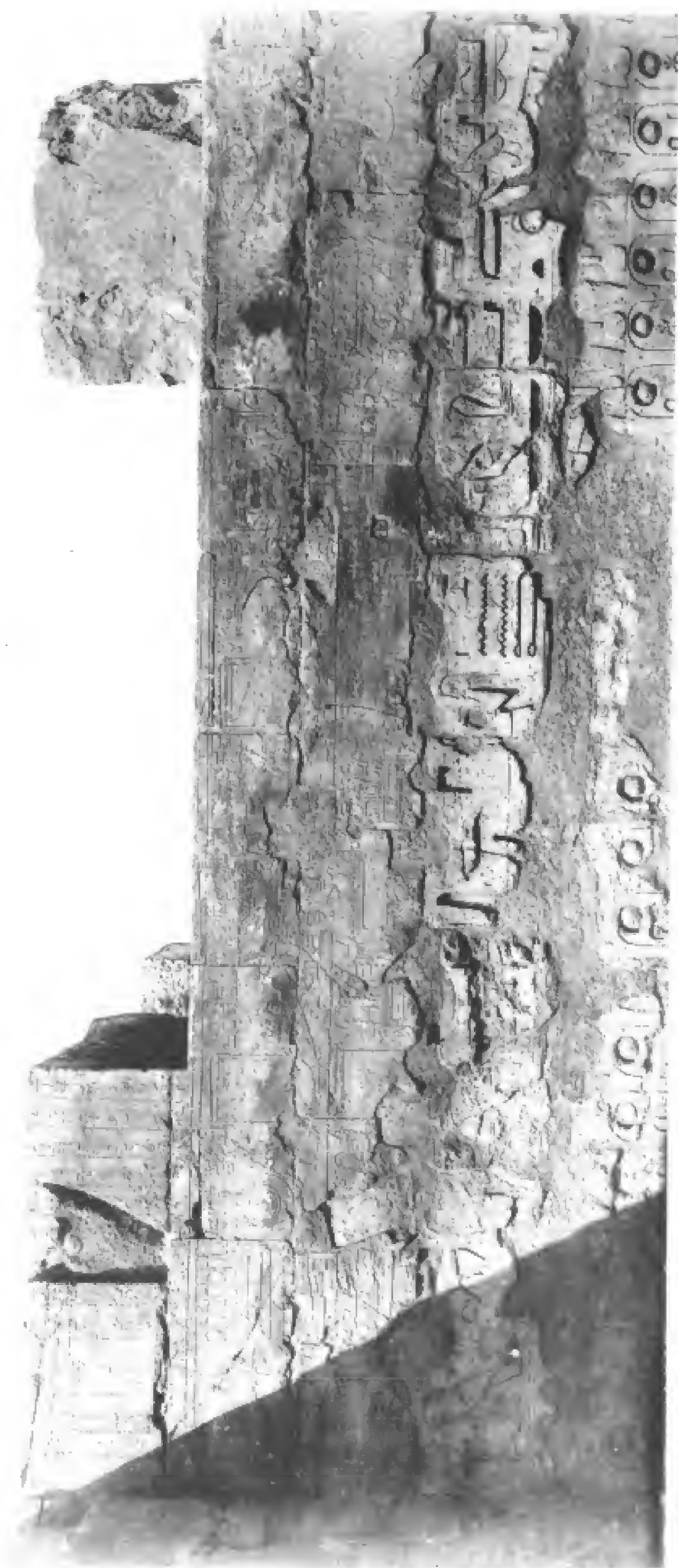


PHOTOGRAPHIE DE BERNARD.

9, RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 7.

EX-10
11/11

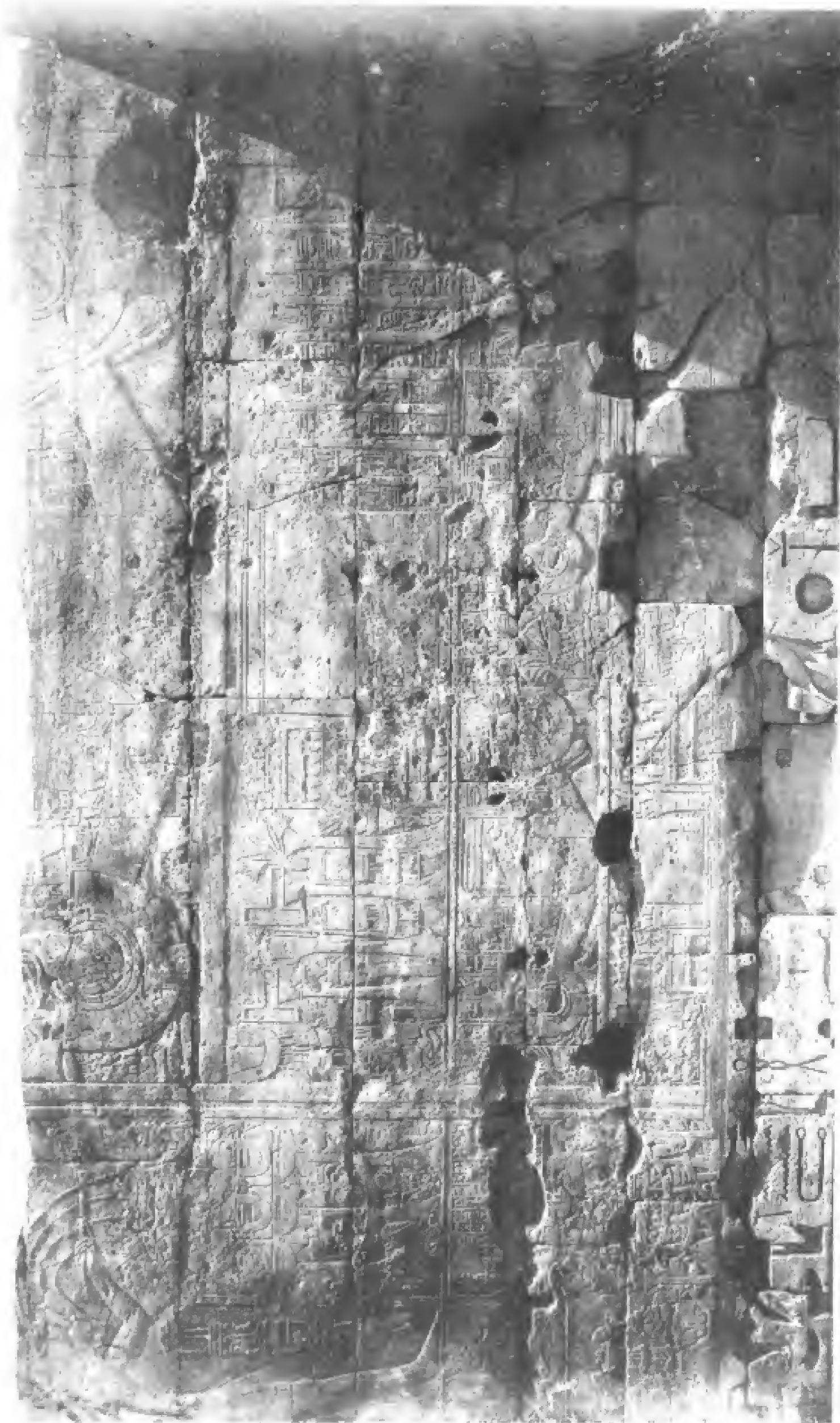


DAGUENOT, BEPTRAUD,

9. RUE CADUT, PARIS.

MUR DE L'OUEST, N° 8.





PROF. G. G. ULTERAU.

B. MUR CACET, PARIS.

MUR DE L'EST, N° 1.





PHOTOGRAPHIE, HENTHAUD.

MUR DE L'EST, N° 2.

9, RUE CADET, PARIS.

112
CF.
1/34

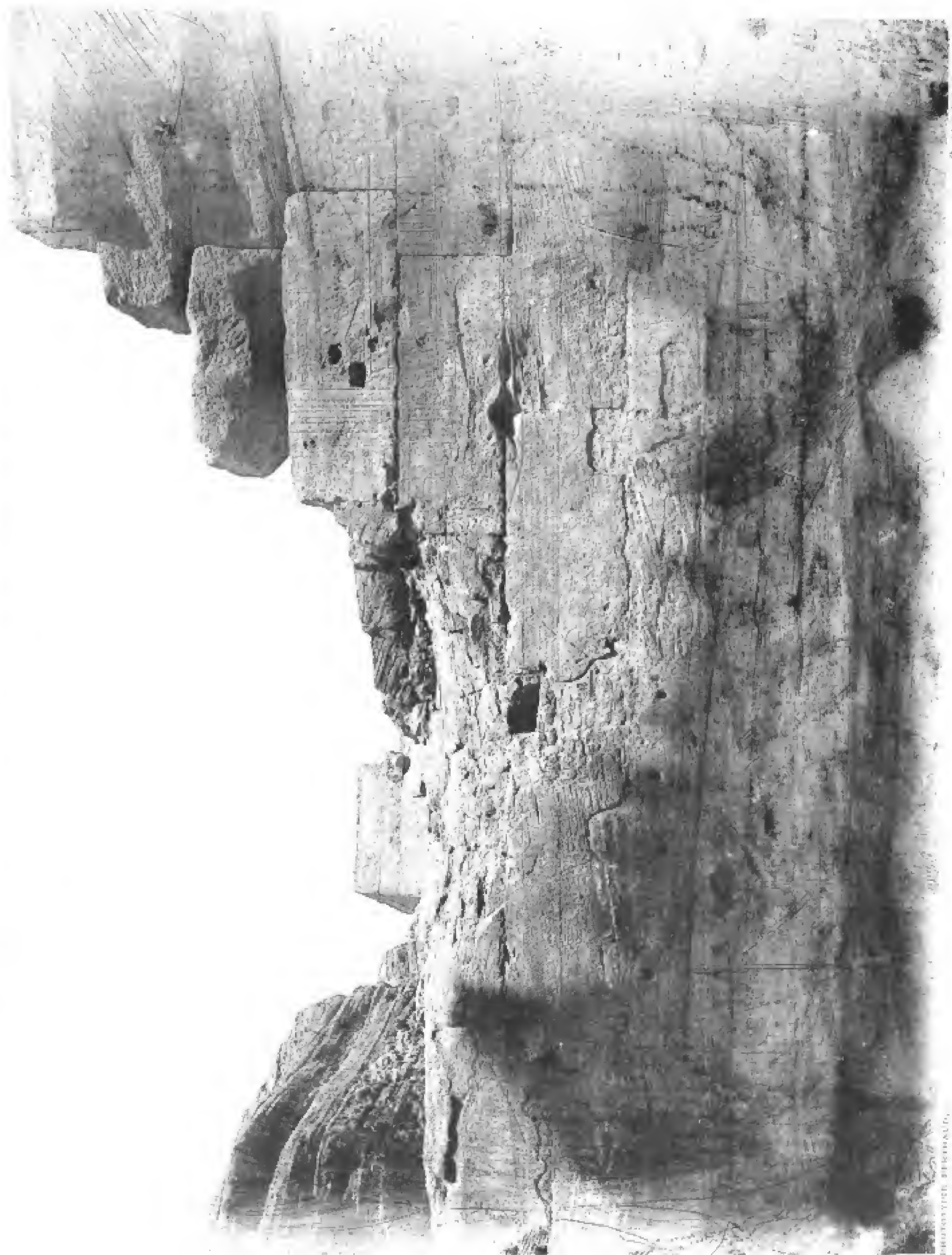


UNIVERSITY OF MICHIGAN

3, RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'EST, N° 3.





G. POZCAGET, PARIS.

MUR DE L'EST, N° 4.



MUR DE L'EST, N° 5.

9, RUE CAJOT, PARIS.

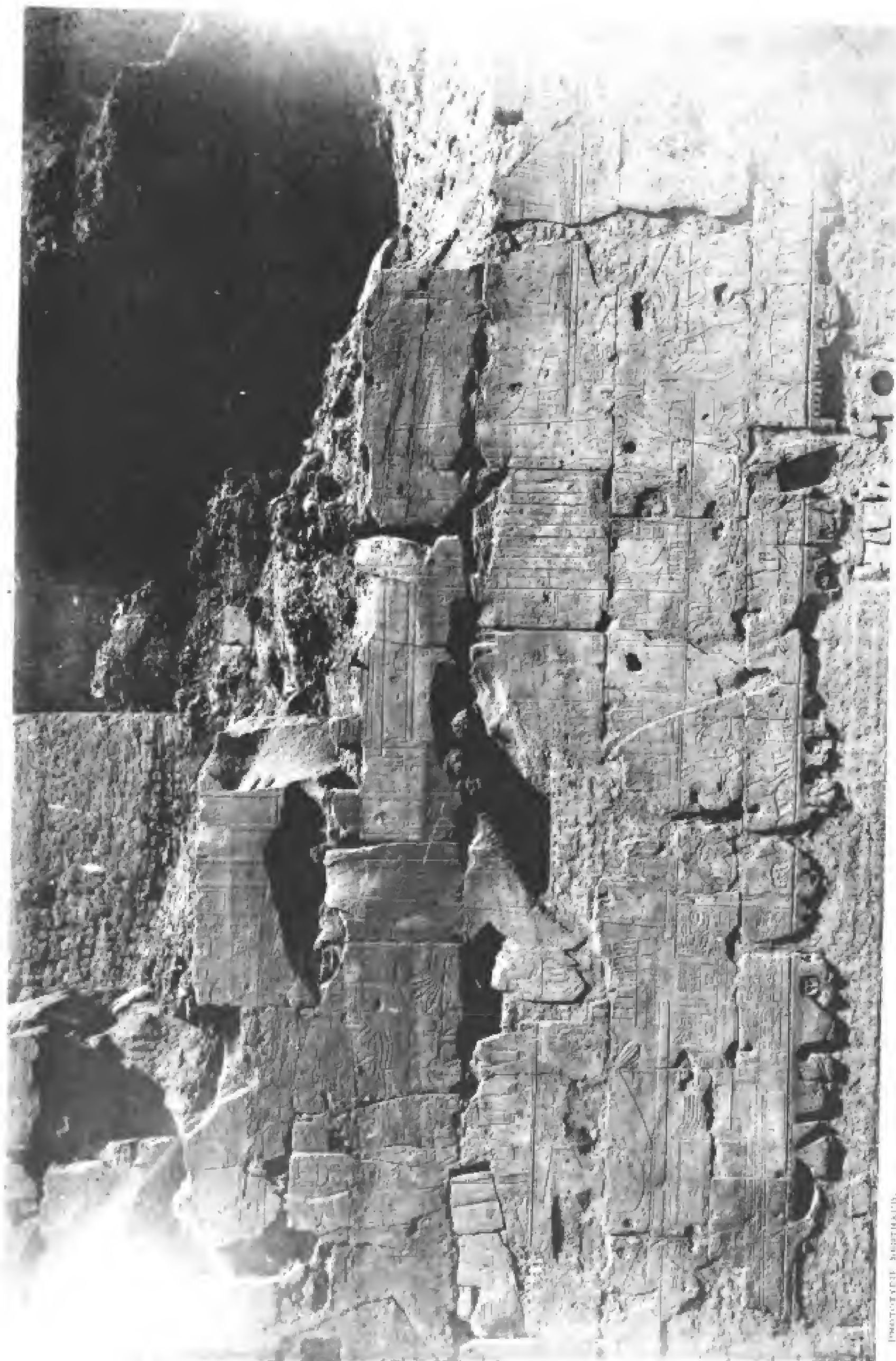




PROCESSION D'AMMON

3, RUE CADET, PARIS.

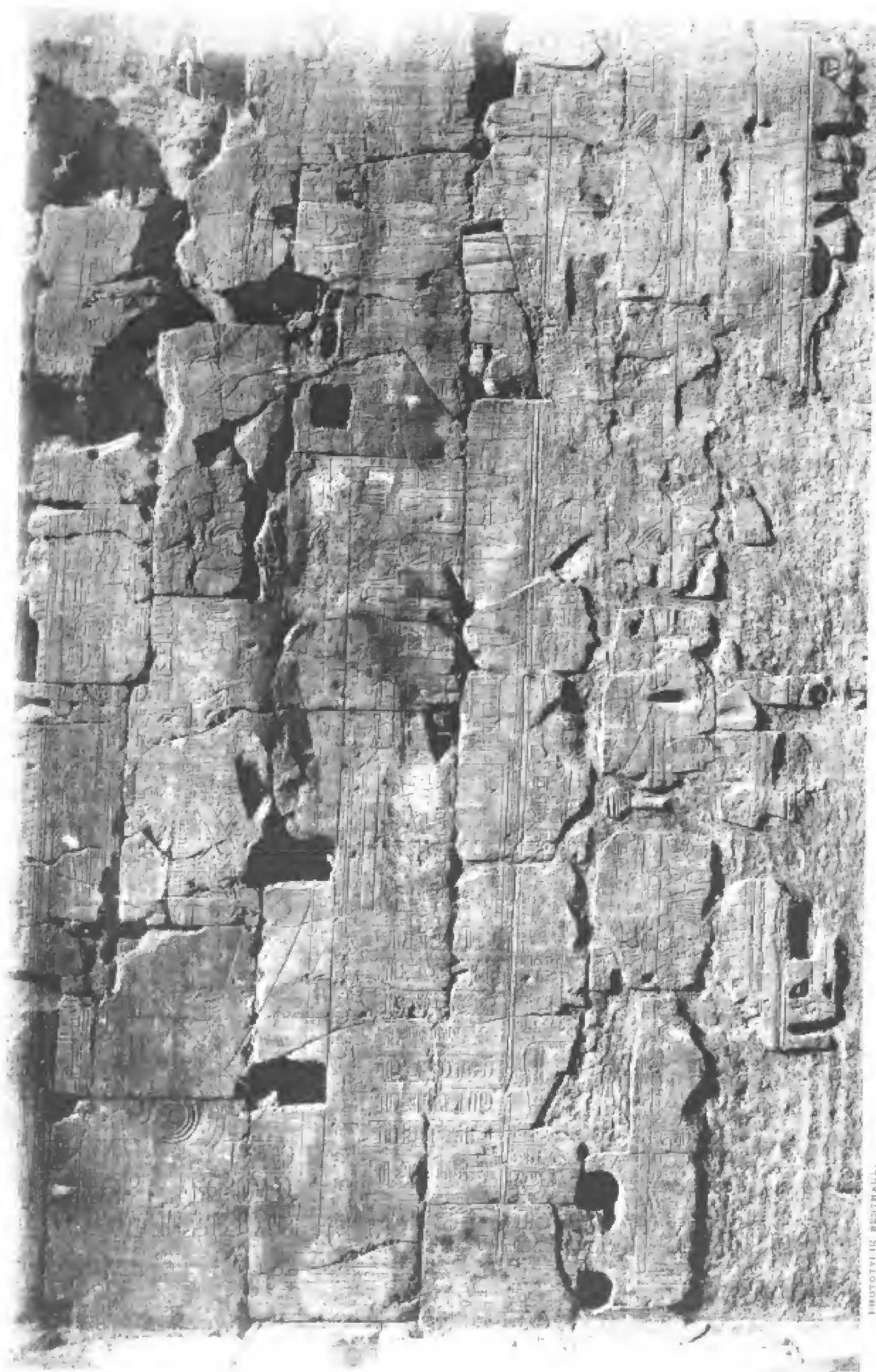
MUR DE L'EST, N° G.



PHOTOGRAPHIE BETHRAUD

9. RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'EST, N° 7.



PHOTOGRAPHED BY BERNARDINI

S. RUE CADET, PARIS.

MUR DE L'EST, N° 8.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME I.

PREMIER FASCICULE : U. BOURIANT. Deux jours de fouilles à Tell el-Amarna. — V. LORET. Le tombeau de l'Amxent Amen-Hotep. — U. BOURIANT. L'église copte du tombeau de Déga. — V. LORET. La stèle de l'Amxent Amen-Hotep. — H. DULAC. Quatre contes arabes en dialecte cairote. — V. LORET. La tombe de Kham Ha.

In-4°, avec planches noires et en couleur. 25 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : G. MASPERO. Trois années de fouilles dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis. — U. BOURIANT. Les papyrus d'Akhmim. — V. LORET. Quelques documents relatifs à la littérature et à la musique populaires de la Haute-Egypte.

In-4°, avec 9 planches en couleur, 2 planches noires, 40 planches de musique. 40 fr.

TROISIÈME FASCICULE : U. BOURIANT. Rapport au Ministre de l'Instruction publique sur une mission dans la Haute-Egypte (1884-1885). — P. RAVAISSE. Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Makrizi (Palais des Khalifes Fatimites). Avec plans en couleur. — PH. VIREY. Étude sur un parchemin rapporté de Thèbes. Avec une héliogravure du papyrus en 4 planches.

In-4°. Prix : 30 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : LES MOMIES ROYALES DE DÉIR-EL-BAHARI, par M. MASPERO.

In-4°, avec 27 planches. 50 fr.

TOME II.

LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par M. E. LEFEBURE. 1^{re} partie. Le tombeau de Sési 1^{er} publié in extenso avec la collaboration de MM. U. BOURIANT et V. LORET, membres de la Mission Archéologique du Caire et avec le concours de M. ÉDOUARD NAVILLE.

In-4°, avec 136 planches. 75 fr.

TOME III.

PREMIER FASCICULE : LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par M. E. LEFEBURE. 2^e partie. Notices des Hypogées publiées avec la collaboration de MM. ED. NAVILLE et ERN. SCHIAPARELLI.

In-4°, avec planches. 35 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par M. E. LEFEBURE. 3^e partie. Tombeau de Ramsès IV.

In-4°, avec planches. 25 fr.

TROISIÈME FASCICULE : AL. GAYET. Les monuments coptes du Musée de Boulaq. Catalogue des sculptures et stèles ornées de la salle copte du Musée de Boulaq.

Un volume in-4°, avec 100 planches, dont deux en chromolithographie. 40 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : P. RAVAISSE. Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire d'après Makrizi (Palais des Khalifes Fatimites), 2^e partie avec plans. — Supplément aux monuments coptes du Musée de Boulaq, par M. GAYET. — Planches supplémentaires pour les Fouilles de Thèbes et de Memphis de M. MASPERO. 20 fr.

TOME IV.

MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTÉ CHRÉTIENNE AUX IV^e ET V^e SIÈCLES. Documents coptes et arabes inédits, par E. AMÉLINEAU.

Un fort volume in-4°. 60 fr.

TOME V.

PREMIER FASCICULE : PH. VIREY. Le Tombeau de Rekhmara. In-4°, avec planches. 40 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : PH. VIREY. Tombeaux thébains de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie, avec planches. 40 fr.

TROISIÈME FASCICULE : G. BÉNÉDITE, BOURIANT, BOUSSAC, MASPERO, CHASSINAT. Tombeaux thébains. Un volume in-4°, avec nombreuses planches en couleur. 40 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : Tombeaux thébains, par le P. SCHEIL. (*Sous presse.*)

TOME VI.

PREMIER FASCICULE : G. MASPERO, membre de l'Institut. Fragments de la version thébaine de l'Ancien Testament. Texte copte. In-4°. 20 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : MASPERO. Suite et fin des Fragments. — SCHEIL. Tables de Tell el-Amarna. — CASANOVA. Une sphère arabe. — Notices sur les stèles arabes appartenant à la Mission du Caire. In-4°. 25 fr.

TROISIÈME FASCICULE : CASANOVA. Catalogue des verres de la collection Fouquet. — Mémoires divers sur les Fatimides. In-4°. (*Sous presse.*)

TOME VII.

PRÉCIS DE L'ART ARABE, par M. J. BOURGOIN.

In-4° avec 300 planches. 150 fr.

TOME VIII.

PREMIER FASCICULE : Actes du concile d'Éphèse, texte copte publié et traduit par M. U. BOURIANT. In-4°. 15 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : L'Éloge de l'Apa Victor, fils de Romanos. Texte copte-thébain publié et traduit par U. BOURIANT. — Recueil de cônes funéraires, par DARESSY. In-4°, avec planches. 20 fr.

TOME IX.

PREMIER FASCICULE : BAILLET. Papyrus mathématique d'Akhmim. — BOURIANT. Fragments du texte grec du livre d'Enoch, et de quelques écrits attribués à saint Pierre. In-4°, avec 8 planches. 30 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : Le P. SCHEIL. Deux traités de Philon, publiés d'après un papyrus du VI^e siècle trouvé à Louxor. In-4°, avec 4 planches. 16 fr.

TROISIÈME FASCICULE : L'Évangile et l'Apocalypse de Pierre. Le texte grec du Livre d'Enoch. Fac-similé du manuscrit reproduit en 34 planches doubles, en héliogravure. Avec une préface de M. A. LODS. 40 fr.

TOMES X et XI (*En cours de publication*).

LE TEMPLE D'EDFOU, publié in extenso, par M. le M^{re} DE ROCHEMONTEIX. Avec nombreuses planches. 1^{re} livraison. In-4°. 30 fr.

TOMES XII et XIII (*En cours de publication*).

LE TEMPLE DE PHILÆ, par M. G. BÉNÉDITE, et Recueil des inscriptions grecques, par M. BAILLET.

TOME XIV (*En cours de publication*).

LE TEMPLE DE LOUXOR, par M. GAYET.

TOME XV.

LE TEMPLE DE MÉDINET-ABOU, par U. BOURIANT. PREMIER FASCICULE comprenant environ 50 planches. (*Sous presse.*)

TOME XVI (*En préparation*).

LE TEMPLE DE DÉIR-EL-MEDINEH et le TEMPLE DE BEHENI (Wadi-Aïfa), par G. BÉNÉDITE.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU.